

LES ÉLECTIONS DE 1863 ⁽¹⁾ ...

De nouvelles élections générales ont eu lieu cette année.

Nul, cette fois, parmi les candidats se disant républicains, n'a répugné au serment préalable exigé par le pouvoir depuis les élections de 1857.

Le courage des « cinq » qui se sont sacrifiés depuis six ans, a stimulé les aspirants à la timbale de député.

Jules Simon et Pelletan surtout, ces purs d'entre les purs, ont apporté une ardeur toute juvénile dans cet attendrissant sacrifice à leurs vieilles convictions.

Il faut lire l'instructif récit que vient d'en publier l'ouvrier ciseleur Tolain, l'un des auteurs du *Manifeste des soixante* (2), pour se faire une idée exacte des maquignonnages honteux auxquels se sont livrés les politiciens, exploitant sans vergogne, à leur unique profit, le suffrage universel, cette ironique manifestation de la souveraineté populaire. C'est à soulever le cœur.

Et tout cela pour aboutir à l'élection d'un Thiers, cet insulteur du peuple; d'un Havin qui, tous les huit jours, va s'empiffrer chez Badinguet; d'un Pelletan qui, après juin 1848, léchant, les bottes sanglantes de Cavaignac, trouvait qu'on n'avait pas assez massacré d'insurgés; d'un Jules Simon qui, depuis 1846, joue de toutes les guitares politico-religieuses, en cela cent fois plus jésuite que ceux auxquels il fait la guerre... pour rire!

Et encore ces dévoués sont-ils le « dessus du panier! ».

Pauvres gogos d'électeurs, quelle mine facile à exploiter vous offrez à ces farceurs!

Pourtant, malgré le succès de leurs fumisteries électorales, les journaux qui ont mené l'affaire ne sont pas sans inquiétudes. Il y a du tirage.

Puis, un certain nombre d'ouvriers - des plus intelligents - commencent à regimber et à ne se plus laisser mener aussi docilement à l'abattoir électoral. La « *capacité politique ouvrière* » affirmée par les soixante commence à alarmer les gros bonnets du journalisme qui, depuis le coup d'État, étaient devenus seuls maîtres du terrain.

Et c'est peut-être pour la dernière fois qu'ils auront à travailler en souverains cette bonne pâte d'élections jusqu'alors si malléable.

Nous avons eu la drolatique pensée, Duchêne et moi, de donner à l'abstention une expression plus tangible, en l'incarnant dans une candidature unique pour toutes les sections de Paris. Son caractère burlesque eût indiqué nettement le but que nous nous proposons.

Notre choix était tombé sur un maniaque que je rencontre quelquefois chez l'ancien libraire Sandré, l'éditeur des œuvres de l'école Lerousienne.

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

(2) « *Quelques vérités sur les élections de Paris* » (1863) par Tolain, (Dentu, éditeur). (*Note de l'auteur*).

C'était Adolphe Bertron qui, sous le titre de «*candidat humain*», a pris, depuis le coup d'État, la succession de Wattebled, un autre toqué, connu autrefois sous le nom de «*candidat perpétuel*».

Duchêne lança le premier ballon d'essai dans le *Phare de la Loire*, le seul journal qui, en France, s'affirme nettement comme républicain.

Bien entendu, ce journal ne l'inséra qu'à titre de plaisanterie.

Mais Proudhon prend feu et écrit aussitôt à Duchêne: «*Nous allons former un comité abstentionniste. On va faire un manifeste. C'est le côté sérieux de votre candidature Bertron, de même que celle-ci est le côté drolatique de l'abstention. - Vous nous devez un coup de main si vous en êtes requis*».

Duchêne, en me communiquant cette lettre, ajoute comiquement: «*Demande au Phare le numéro où il est question de notre projet. Je te rembourserai deux sous sur l'affranchissement. Il ne faut pas regarder aux sacrifices!*».

D'autre part, nous recevions une convocation du vieux Charles Beslay, pour assister chez lui rue Oberkampf, à une réunion ayant pour but d'examiner la possibilité de produire des candidatures ouvrières.

Nous arrivons un dimanche matin, jour fixé pour cette réunion, et nous y trouvons une quinzaine d'ouvriers, parmi lesquels un seul m'est plus particulièrement connu, André Murat, mécanicien, dont je rencontre souvent le père chez Greppo. Il est plus mutuelliste que Proudhon; je suis communiste. Nous ne nous entendons guère.

Tous ces citoyens croient à la nécessité de candidatures ouvrières et à la possibilité de leur attirer un nombre respectable d'adhérents.

L'un d'eux, grêle, pâle, déjà presque chauve, le regard froid et gouailleur, lit une sorte de programme sur l'adoption duquel les candidats ouvriers auraient à se prononcer. C'est le citoyen Tolain, ouvrier ciseleur.

La discussion s'engage. J'avoue que je ne crois pas à l'utilité de candidatures ouvrières. A mon avis, tout ouvrier devenant député sera une force perdue pour le prolétariat.

L'abstention seule, pour moi, a une valeur effective, quoi qu'on en dise. C'est la retraite des travailleurs sur le mont Aventin, se séparant du monde bourgeois, s'organisant en dehors de lui et contre lui.

Sous quelque régime politique que s'exerce le suffrage universel - conception purement parlementaire et anti-prolétarienne, les résultats en seront toujours acquis aux conservateurs de l'ordre économique actuel.

L'ardeur toute particulière qu'apporte le pouvoir lui-même à combattre l'abstention me semble une preuve significative de la terreur qu'elle inspire. Cette terreur que partagent tous les partis politiques sans exception, en proclame, par contre, toute la valeur au point de vue de la révolution sociale.

Mais cette argumentation touche peu les assistants, et l'un deux, le citoyen Perrachon, persiste à affirmer que, seules, les candidatures ouvrières donneront au peuple le pain qui lui manque.

Je ne puis m'empêcher de lui répondre qu'en ce cas le peuple me paraît courir grand risque de mourir de faim.

Notre candidature Bertron n'en remporte pas moins une veste des mieux conditionnées.

C'est dommage : Bertron élu par tout Paris, c'eût été épique!

Gustave LEFRANÇAIS.